

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET RAPPORT

ESPRIT GENERAL

L'épreuve de la dissertation recherche chez les candidats les capacités de réflexion et d'argumentation, appuyées sur la lecture des grands textes, que l'on est en droit d'attendre d'un étudiant d'études supérieures.

SUJETS

Le candidat traite sous forme de dissertation un des deux sujets au choix :

- Dans le thème : le sujet a la forme d'un énoncé bref. Il s'inscrit dans le champ de réflexion déterminé par le thème. Que le sujet soit dans le thème ne signifie pas que le thème soit le sujet !
- Hors thème : le sujet a la forme d'un énoncé bref. Il appartient aux champs les plus généraux de la réflexion, tels qu'ils sont présentés dans le programme de première année. Ce sujet donne l'occasion à certains candidats, disposant d'une solide culture et ayant une ouverture d'esprit personnelle sur la question, de montrer leur originalité. Il est vivement déconseillé aux candidats qui le choisiraient comme refuge.

EVALUATION

Elle prend en considération :

- l'aptitude à comprendre le problème dans sa profondeur et son enjeu ;
- la capacité à ordonner ses idées de manière vivante et à conduire une pensée personnelle et critique ;
- la richesse des lectures et des connaissances ;
- la présentation matérielle de l'écrit, la qualité du style, la correction de l'orthographe et de la syntaxe.

LE PROGRAMME

Le thème pour l'année 2008-2009 est "la beauté".
Aucune liste d'œuvres et d'auteurs n'est proposée. Chaque professeur, responsable de ses choix, détermine librement les œuvres philosophiques, littéraires ou autres, qu'il juge nécessaires à son enseignement.

ÉPREUVE 2008

Durée : 4 heures

Aucun document n'est autorisé.

Le candidat traitera au choix l'un des deux sujets suivants :

SUJET 1 (dans le thème)

Que gagne l'action à être dite ?

ESPRIT DE L'ÉPREUVE SUJET RAPPORT

SUJET 2 (hors thème)

L'autorité de la tradition.

RAPPORT

La moyenne est de 10.01, l'écart-type de 3.10.

SUJET 1

L'erreur la plus fréquente vient du fait que les candidats ne distinguent pas le dire et la pensée, d'où des analyses hors sujet sur le rapport délibération-exécution, ou sur le rapport théorie-pratique. La plupart des candidats font des copies descriptives. Ils énumèrent les aspects positifs ou négatifs du fait de "dire l'action". D'un côté l'action gagne en efficacité si elle est dite, et là on trouve le thème plus ou moins bien développé du rapport à autrui. Puis le candidat ajoute qu'il ne faut pas tout dire. La référence à Machiavel est exploitée sans beaucoup de rigueur. De nombreux candidats partagent leur analyse en fonction du temps, ils parlent de l'action passée, présente, future.

Dire c'est énoncer des significations en s'adressant à l'autre ou à soi-même. Pourquoi accompagner ses actes d'une parole ? Pourquoi sortir du mutisme ? A partir de la question il est possible de prendre trois orientations différentes.

Il est possible de soutenir que **la parole n'ajoute rien**. L'action est une modification finalisée du réel. Elle s'origine du désir (le mobile), prend forme dans l'intériorité de la pensée, et se concrétise dans l'exécution. Si l'action est totalement constituée dans l'intentionnalité de la conscience et dans la réflexion, le fait de parler à quelqu'un, de dire l'action, n'ajoute pas grand-chose, sauf dans certaines situations. La parole est un supplément circonstanciel, une addition extérieure. Elle peut même être considérée comme un instrument dangereux. Il y a ceux qui parlent et ceux qui agissent ! On soupçonne volontiers les "beaux parleurs". Par rapport aux exigences de l'action la parole semble être du côté de la facilité et du mensonge.

Toutefois cette perspective néglige le milieu de la communication. Si l'on prend en considération l'intersubjectivité, **la parole est un complément essentiel**.

Imaginons que Madame N. me raconte ce qu'il est advenu à son chien. Peu importe ici qu'il s'agisse d'une quasi-action et d'un quasi-acteur, un chien n'est certes pas un véritable sujet ! Elle me raconte l'événement en le mettant en ordre chronologique, voire logique, et si elle me le raconte, c'est qu'elle estime que c'est

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

RAPPORT

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

RAPPORT

intéressant, voire important, pour moi et pour elle. A partir de cette situation anecdotique on peut comprendre que le simple fait de raconter enrichit les choses de plusieurs manières.

L'action gagne en intelligibilité. Le récit fait entrer l'intention de l'action et la contingence des circonstances dans une unité qui est celle de la mise en intrigue et de la composition. Le récit ne dit pas simplement la succession chronologique des faits, il avance des liaisons logiques : "cela s'est produit, parce que...", et il avance une imputation : "cela s'est produit à cause de...". Ajoutons que le récit vient nécessairement à la fin, et que c'est à la fin que l'action révèle sa vérité. Celui qui agit voit certaines choses au moment de la décision, il en ignore d'autres, et surtout il ne voit pas les conséquences ultimes de ses actes qui résultent des interactions avec les autres et de la complexité des circonstances. Tout individu agit dans le clair de ce qu'il voit et dans l'obscur de ce qu'il ne voit pas encore et qui se révèle par la suite. C'est seulement à la fin que l'acteur comprend toutes les implications de son acte. D'où l'idée développée par Hannah Arendt, selon laquelle "l'action ne se révèle pleinement qu'au conteur, à l'historien qui regarde en arrière et sans aucun doute connaît le fond du problème bien mieux que les participants. (...) Même si les histoires sont les résultats inévitables de l'action, ce n'est pas l'acteur, c'est le narrateur qui voit et qui 'fait' l'histoire" (*Condition de l'homme moderne*, 1958, trad. fr., p. 251).

L'action gagne en reconnaissance. La narration élève ce qui a eu lieu ou ce qui a été vécu au statut de réalité intersubjective. Remarquons que cette reconnaissance peut être revendiquée ou évitée. La reconnaissance est revendiquée dès lors qu'il s'agit d'une action méritoire. Une grande action demande un témoignage. Que serait Achille sans Homère ? Les grands hommes ont besoin de mémorialistes. Ils composent souvent leurs mémoires à la fin de leur vie et participent ainsi à l'édification de leur propre statue pour la postérité. "Nous perdrons la vie avec joie, pourvu qu'on en parle" (Pascal). En revanche pour certaines actions, la reconnaissance est douloureuse ou soigneusement évitée par son acteur. Le procès criminel fait venir à la parole publique quelque chose qui se joue dans le fantasme et la délibération secrète. Le criminel reste généralement silencieux. On le voit bien dans le procès Fourniret, qui défraie en ce moment la chronique. L'auteur de crimes ne peut pas sortir de son mutisme, malgré les questions de l'avocat général ou du président du tribunal, sauf sur certains points secondaires !

L'action gagne en objectivité, point de départ d'une *catharsis* éventuelle. Par sa thématisation le vécu devient objet pour la conscience qui peut ainsi évoluer. Aristote explique dans sa *Poétique* que la représentation tragique permet de purger les passions. Et ce qu'il dit de la tragédie peut être étendu à tout le théâtre. La comédie permet grâce à sa représentation objectivante des travers de la vie quotidienne (vanité, snobisme, avarice, jalousie) de prendre une saine distance à l'égard des mauvaises habitudes que chacun porte plus ou moins en soi (*ridendo corrigere mores*). Dans la cure psychanalytique les séances d'analyse visent à

transformer les éléments épars d'un passé vécu et souffert (conflits douloureux, scènes primitives, rêves) en un récit supportable et intelligible. Le patient conquiert sa vérité dans le passage d'une histoire virtuelle à une histoire racontée. Dans un procès, l'essentiel se joue dans l'espace institutionnel de la parole qui dit le juste. En déclarant l'accusé coupable, le tribunal reconnaît le plaignant comme victime. Et à partir de cette reconnaissance l'offensé peut commencer le travail de restauration de soi-même ou le travail du deuil. On peut même dire que cette parole publique est plus importante que la sanction qui sanctionne le coupable. On le voit bien à travers les grands procès où l'on a essayé de régler la criminalité politique de certains Etats, on le voit bien aussi à travers ce qu'on a appelé "la littérature des camps". Hannah Arendt aime à citer Karen Blixen (Isak Dinesen) qui écrit : "tous les chagrins peuvent être supportés si on les transforme en histoire et si on raconte une histoire sur eux" !

Mais la parole entretient avec l'action autre chose qu'un rapport. S'il est vrai que le langage est un médium dans lequel s'effectue l'ouverture des choses et du monde, **la parole est constitutive de l'action.**

Parler c'est non seulement se faire comprendre, mais modifier l'autre. La parole produit un effet illocutoire et un effet perlocutoire, c'est-à-dire un changement chez le protagoniste et dans le monde (cf. Austin, *How to do Things with Words*, 1948, trad. fr., *Quand dire c'est faire*). On peut penser ici au discours politique, au discours tenu lors des cérémonies. On peut aussi faire entrer dans cette catégorie le discours philosophique. La philosophie agit au niveau de la conscience de soi. Celui qui a compris n'est plus le même qu'auparavant. Ce qui explique pourquoi les dictatures interdisent la communication transnationale et la philosophie, au sens authentique du terme.

Parler à l'autre c'est vouloir s'entendre à partir de règles de cohérence. Les locuteurs obéissent à une morale implicite qu'Eric Weil et Habermas ont explicitée. Là où les hommes sont d'accord, il n'est pas nécessaire de parler. En revanche, si nous avons des valeurs et des intérêts différents et que nous voulons vivre ensemble sans utiliser le rapport de force, nous sommes obligés de parler ensemble, de discuter. Entrer dans le registre de la parole et du dialogue c'est renoncer à la violence. Hannah Arendt explique que la sphère de la fabrication (*poiësis*) est, quant à l'essentiel, une sphère sans parole. Et elle réserve le mot action (*praxis*) pour désigner la pluralité humaine des individus qui, à travers leurs actes et leur paroles, construisent ensemble un monde commun. Le parti pris de la démocratie (contre l'autocratie) est d'associer tous les citoyens au processus décisionnel. La démocratie est nécessairement un régime bavard. Dans nos démocraties la discussion est institutionnalisée au parlement, où le gouvernement s'explique sur ses mesures et essaie de convaincre l'opposition. Et autour de cette discussion en vue de la décision se déploient de multiples discussions : entre les partis, à l'intérieur de chaque parti, dans la société civile entre les personnalités, entre les groupes d'intérêts, etc.

EPREUVES COMMUNES

EPREUVES COMMUNES

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

RAPPORT

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

SUJET

RAPPORT

Enfin au-delà de la parole partagée discursivement, il y a la parole poétique qui dit le monde dans le sentiment révélé. C'est pourquoi on peut comprendre que la parole est le "verbe", et que le verbe fait le monde. Faust de Goethe fait des variations sur la proposition johannique, montrant ainsi leur équivalence : "au commencement était le verbe" devient "au commencement était l'action".

En résumé, l'action a deux aspects : un aspect matérialiste et réaliste, un aspect idéaliste et spiritualiste. Dans son aspect matérialiste et réaliste, l'action désigne la transformation du réel par l'effort et le travail (à la limite, sans parole), l'agencement des rapports moyens-fin. Dans son aspect idéaliste l'action désigne l'appropriation symbolique de ses actes, voire la modification par la parole même du réel, puisque que l'on agit dans le médium du langage et du sens qui forme l'humanité du monde. Quant au Dieu (pur esprit) du monothéisme, il crée le réel par sa parole même.

SUJET 2

Ce sujet hors thème s'inscrit pleinement dans le programme de première année de culture générale (histoire de la pensée), comme cela a été annoncé. Environ 5 % des candidats ont choisi ce sujet.

Le sujet a attiré quelques candidats qui ont cru avoir "quelque chose à dire", à peu de frais. D'où des copies médiocres, copies descriptives ou anecdotiques, où il n'y a aucune problématique. Ces candidats ne s'interrogent pas sur le terme autorité, confondent autorité et autoritarisme, avoir de l'autorité et être autoritaire. Ils se contentent d'opposer un passé où la tradition a de la valeur à un présent (la modernité) où la tradition s'efface, tout en ajoutant qu'elle devrait faire sens. Il y a quelques copies honnêtes et aussi de très bonnes copies qui témoignent d'intelligence, de maturité et de connaissances. Dans ces copies figurent une réflexion sur la "légitimité" de la tradition.

Tradition vient du mot latin *tradere* qui veut dire remettre, transmettre. La tradition désigne une manière de vivre et de penser, héritée du passé et qui forme une identité collective. Cette identité collective peut être une famille, une région, un peuple, une culture religieuse, politique, etc. C'est ce qui fait que les Anglais sont Anglais, que les Ecossais sont Ecossais, que les catholiques sont catholiques, que les socialistes sont socialistes, etc.

D'emblée on peut dire que **la tradition est problématique**. Dans une civilisation purement traditionnelle la question de la tradition ne se pose pas. Les moeurs concernant la vie quotidienne, la famille, la répartition du pouvoir et de la richesse, tout cela est vécu comme allant de soi. Dans une société traditionnelle le mythe collectif justifie l'ordre établi à partir d'une origine sacrée et transcendante et il serait dangereux de le changer. Nous ne vivons pas dans un tel type de société. Nous vivons dans une civilisation ouverte et pluraliste qui met en

question son héritage historique. La civilisation occidentale, à partir de sa fondation dans les prophètes juifs et les philosophes grecs, fait une critique de la tradition en fonction des valeurs de l'universel : l'exigence d'une vérité acceptée sur le principe de la discussion libre et l'exigence d'une justice commune librement consentie. Ce processus critique a pris pour nom "les Lumières". Par Lumières il ne faut pas entendre exclusivement le mouvement critique du XVIIIe siècle, mais tout mouvement de rationalisation et d'émancipation à l'égard de la tradition. Ainsi les sophistes constituent les Lumières dans la cité grecque classique. Ils se tournent contre le mythe et la religion au nom du rationalisme et du naturalisme de l'intérêt. Il y a un mouvement des Lumières au Moyen Age dans la recherche d'un certain universalisme. Les Lumières au XVIIIe ont principalement pour cible la religion catholique et le pouvoir autocratique. Ce qui fait autorité c'est la raison libre et critique. Tout ce qui ne ressortit pas au tribunal de la raison autonome est dénoncé comme préjugé

Poser l'autorité de la tradition c'est revendiquer certaines valeurs. La tradition ne fait pas autorité par elle-même. Elle est revendiquée à partir d'une option réfléchie et réactive qu'on appelle "traditionalisme". Le traditionalisme dénonce l'abstraction de la raison (*der Verstand*). Celle-ci réduit tout à l'intérêt calculé de l'individu, à des relations contractuelles, à la critique libertaire. Les Lumières du XVIIIe siècle attribuent la religion au mensonge du "clergé trompeur" et du "despote oppresseur". Le traditionalisme choisit dans le passé certains thèmes : le thème de la communauté contre la société, de la solidarité naturelle contre l'association réfléchie, les valeurs de la hiérarchie et de l'obéissance. Le traditionalisme s'autorise de la durée, car ce qui dure a de la valeur, et de la donation, car nous sommes toujours héritiers, de nos parents, de la nation, du monde ou de Dieu, voire de l'être selon Heidegger (*es gibt Sein*). Bref, le passé, ou plutôt un certain passé, est supposé riche de sens, seul capable de fonder une appartenance. Le rationalisme étroit des Lumières est dénoncé comme désenchantement du monde.

La tradition a l'autorité de notre confiance. Hans-Georg Gadamer critique "le préjugé contre les préjugés" à partir du thème de la finitude. "Ce qui dans l'idée d'une pure construction de la raison par elle-même, se présente comme préjugé restrictif appartient en fait à la réalité historique même. Si l'on veut rendre justice au caractère historique fini de l'être humain, il faut réhabiliter fondamentalement le concept de préjugé et reconnaître qu'il existe des préjugés légitimes" (*Vérité et méthode*, 1960, trad. fr., p. 114). L'homme ne peut se constituer en sujet libre absolu, la raison pure n'existe pas. Nous appartenons à une histoire et les préjugés sont des horizons nécessaires de sens qui précèdent tout jugement et toute réflexion. Les préjugés sont la résonance en nous du passé et le point à partir duquel nous pouvons interroger les choses. L'histoire est dialogue de la tradition avec elle-même, ce que l'on peut appeler culture, au sens le plus noble du terme. Bref, la tradition a l'autorité que nous lui prêtons à partir du "dialogue que nous sommes".

ÉPREUVES COMMUNES

ÉPREUVES COMMUNES

Pour conclure, tous les correcteurs ont trouvé que les sujets étaient à la fois traitables et discriminants. Ils ont constaté que les candidats avaient une préparation sérieuse. Par leur évaluation ils ont sélectionné des candidats qui ont fait preuve d'un bon niveau de réflexion et de culture. Ils feront sans nul doute de bons étudiants dans les écoles où ils seront admis.